

L'identité est-elle soluble dans la diversité ?

Régis Marion-Veyron

AIEMPR, Congrès francophone

13-14 Novembre 2010

Paris

Introduction

Dans son argumentaire, E. Simeoni a présenté de manière exhaustive la complexité des enjeux autour de la question de l'identité et de ce qui pourrait être son dépassement en invoquant, à l'interrogatif, un « au-delà » des identités.

Ma réflexion tentera de questionner cette attente, en partant du postulat que l'on vit probablement depuis fort longtemps dans ce métissage ou cette diversité, comme le rappelle fort justement Jean-Loup Amselle, auteur cité par E. Simeoni, et que le refuser ou l'appeler de ses vœux ressortirait plutôt à l'enchevêtrement politique et historique qui nous est contemporain. Pour aller droit au but, en ce qui concerne la dimension politique, nous pourrions être tentés par le clivage très franco-français de la politique intégrative et républicaine d'un côté, la vision communautariste et respectueuse des diversités de l'autre. Or, c'est ce que je me propose de présenter rapidement **dans une première partie**, ce terrain d'affrontement paraît dépassé même s'il reste très vif dans les débats politiques actuels.

C'est **la dimension historique** que je me permettrai d'approfondir **ensuite** car elle me semble plus à même de se décentrer des affrontements vite stériles tant au niveau politique qu'idéologique.

Pour aller plus loin dans mon propos et dans la fidélité au questionnement propre à notre association, je me propose ensuite de considérer dans quelle mesure **ce débat sous-tend nos pratiques cliniques**. En effet, le travail anthropologique de terrain, l'accompagnement spirituel ou une pratique thérapeutique transculturelle nous confrontent aux enjeux de l'identitaire et de ses écueils, ou de son dépassement, et nous pouvons souvent les saisir « dans le vif ». Mais cela ne veut pas dire pour autant que nous serions indemnes de certaines surdéterminations qu'il s'agirait de repérer. Dans l'autre sens, cette prise en direct, dans une relation incarnée avec la question identitaire pondère les simplifications que l'on a trop tendance à entendre et lire au niveau sociopolitique. Il s'agirait d'être attentif à un mouvement incessant et nécessaire entre les niveaux de lecture de ces enjeux. L'articulation du psychologique et du sociologique est à ce prix.

Défense de l'identité et promotion de la diversité

La situation française la plus contemporaine est exemplaire du questionnement qui guide nos travaux à l'horizon 2013. Et pour le pire, osons le dire. Il y a comme un miroir grossissant de tous les excès possibles autour de cette thématique, avec une toile de fond presque inimaginable tellement elle résonne avec l'ensemble, celle de la menace d'attentats ici-même à Paris. C'est pourquoi, je me permets de rappeler ces enjeux, encore une fois, car notre clinique est traversée de part en part par les bruissements du monde politique contemporain et non seulement par des conflits intrapsychiques.

J'évoquais plus haut la dimension franco-française. Avec une idée en tête, étayée par un ouvrage récent, lui-même pensé et produit dans ce même milieu mais qui justement insiste sur un décentrement nécessaire pour un retour sur soi plus pénétrant. J'avais déjà évoqué brièvement au sein de notre groupe suisse, l'année dernière, le travail **d'Alain Renaut, professeur de philosophie politique à la Sorbonne**. Son livre, *Un humanisme de la diversité, essai sur la décolonisation des identités*, est un exemple lumineux de travail philosophique contemporain qui passe en revue et approfondit les nombreux thèmes qui nous retiennent. Lumineux à plus d'un titre, parce qu'il s'efforce déjà tout simplement de définir de manière exhaustive et historique la notion même de diversité mais aussi parce qu'il s'en dégage une vision très critique mais très ouverte des achoppements actuels. Le sous-titre évoque d'emblée la dialectique diversité-identité mais, et ça me paraît essentiel je le répète, **la dimension historique est explicite**. En effet, cette dimension est clairement qualifiée, il s'agit de la colonisation. On est donc aux antipodes d'une inscription des bienfaits de la colonisation dans l'histoire officielle d'un pays conquérant mais pas non plus dans un parti pris naïf pour tout ce qui est exotique et/ou dominé, je me permettrai de le développer un peu plus loin. Au fond le titre même de l'ouvrage, et j'ose croire que ce titre est de la plume de l'auteur malgré les conventions de l'édition, synthétise déjà la quintessence du problème : comment aborder la dialectique complexe de la diversité et de l'identité, où le risque d'un affrontement politique et idéologique est majeur, si ce n'est par le rappel de notre historicité, particulièrement lorsqu'elle s'appelle la colonisation et ses stigmates ?

Evoquons d'abord un leitmotiv de l'ouvrage de Renaut : celui de la nécessaire remise en question des termes du débat dans le monde français ou du moins **leur mise en perspective avec ce qui se vit de l'autre côté de l'Atlantique**. Afin de faire un retour sur soi, j'y faisais allusion plus haut, d'une manière différente, probablement plus constructive. Dit sommairement, l'auteur nous rappelle que la question de l'identité, qu'elle soit regardée par son versant psychologique ou son versant social, prend vite une couleur différente selon qu'on se trouve de ce côté-ci de l'Océan ou de l'autre. Peut-être y a-t-il là rien de

particulièrement nouveau mais le développement de cette question tout au long de l'ouvrage fait ressortir des aspérités très différentes, malgré la parenté de nos cultures regroupées sous le terme d'Occident (par ailleurs, je vous rappelle que nos amis italiens ont pris le thème des racines de l'Europe comme fil rouge de leur colloque qui aura lieu dans deux semaines à Rome).

Pour aller à l'essentiel de ce que ce comparatisme peut nous enseigner dans cette difficile question de l'identité/diversité, je rappellerai d'abord brièvement un aspect politique essentiel qui tarabuste les Américains depuis bien longtemps et dont nous pouvons nous inspirer pour ne pas retomber dans les mêmes ornières, même si l'actualité me donne tort apparemment. Le conflit idéologique le plus saillant au cours des années 80 et 90 aura été sans conteste **l'opposition entre le libéralisme et le communautarisme**. D'un côté la quête, issue en droite ligne des Lumières (p.215-217), d'une redéfinition de toutes les valeurs autour de l'individu, de l'autre, le rappel de son ancrage à jamais indépassable dans des valeurs communautaires qui lui préexistent et vis-à-vis desquelles tout arrachement reste illusoire (Romantisme). Pour A. Renaut, **ce débat est pratiquement clos aux E-U, dans le sens où cette dialectique riche est « assumée »**. Peut-on en dire autant de la situation française actuelle ? Assurément pas, bien sûr. Et pour être clair, autant le gouvernement actuel ne semble pas avoir perçu la reconnaissance nécessaire de la diversité, malgré quelques démarches dans ce sens, autant le monde associatif et plus traditionnellement ancré à gauche ne se sort pas non plus des contradictions qu'il porte en son sein. Un seul exemple à cet égard, qui se révèle de la manière la plus aigüe dans la clinique ethnopsychiatrique : comment concilier aujourd'hui, avec honnêteté et rigueur, les discours féministe et culturaliste, pourtant nés dans la même période, les années 50-60, et dans le même état d'esprit ? (exemple de l'excision).

Une boîte de Pandore a été ouverte il y a 40 ans, à nous de savoir qu'en faire, sans la refermer sur les avancées indiscutables que cette période de l'histoire a permises.

L'historicité, encore et toujours...

Ce qui arrime encore plus solidement l'importance de l'ouvrage d'A. Renaut à mon sens, reste la part incontournable que ce philosophe de la politique accorde à l'histoire. J'évoquais plus haut le titre qui condense remarquablement les enjeux autour de l'identité et de la diversité. C'est le sous-titre qui est le plus percutant et qui déroule toute la profondeur du questionnement. La problématique rapidement rappelée de l'affrontement libéralisme-communautarisme risque de faire l'impasse sur son déploiement dans le temps. Rappeler que le premier s'ancre dans les Lumières et le deuxième dans la réaction romantique fait l'impasse sur un point essentiel : **le rapport aux autres mondes**. *Essai sur la décolonisation des identités*. A. Renaut reconstitue le difficile rapport de la

France à ses colonies. Mais il ne s'agit pas de répéter pour la Xème fois combien ces pratiques furent infâmant, même si elles l'étaient à l'évidence. Il tente bien plutôt de voir comment cette histoire reste une matrice signifiante de notre rapport à l'autre et à nous-mêmes, aujourd'hui encore. Et, en philosophe averti des idées politiques, jouant sur les comparaisons outre-Atlantique encore une fois, il décortique et analyse dans quelle mesure les questions très explosives **de la justice ethnoculturelle** d'un côté, **la question genre** de l'autre sont marquées par ce passé qui nous rattrape là où on pense toucher des problèmes éminemment modernes. C'est bien là que se donne à lire une fois de plus l'importance de l'histoire : repérer des nervures anciennes mais toujours renouvelées, et souvent dissimulées, dans leur expression contemporaine. Que ce soit lors de jugements où la question de la justice à l'occidentale bute sur un monde de valeurs qui lui est différent, voire hostile, mais également lorsqu'il s'agit de reprendre à nouveaux frais le rapport homme/femme ou les revendications de « minorités sexuelles » comme les transsexuels.

A. Renaut s'aventure dans des terres difficiles, encore peu explorées, et où le chemin qui évite la confusion comme la « réaction » est étroit. C'est tout le mérite de son ouvrage et, dans la mesure de mes connaissances, je vois peu de livres récents qui balaient de manière aussi large mais rigoureuse le champ de travail qui nous retient pour 2009-2011.

Et nos pratiques ?

Mais au fond, en quoi ces questions politiques et historiques joueraient-elles un rôle dans notre pratique clinique ? Qu'un théologien ou un pasteur y trouvent à méditer, passe encore, mais un thérapeute ? C'est bien ce point que je me permettrai de développer plus avant maintenant, pour étayer dans la mesure du possible une de mes convictions fortes, à savoir la prégnance trop souvent mise de côté du politique et de l'histoire dans la vie de nos patients. Ou pour être plus précis, j'ai souvent le sentiment qu'on ne sait pas très bien comment vraiment **intégrer cette dimension dans un travail qui resterait cependant toujours intrapsychique**.

La pratique clinique avec des patients migrants devrait nous permettre de méditer cette difficile articulation et, par rebond, nous permettre de faire un retour sur notre clinique plus classique, avec « des gens bien de chez nous », mieux armés pour aborder avec eux aussi, si nécessaire, certains aspects de la vie en société et leur psychisation. Or, me semble-t-il, cette difficile intégration paraît encore plus subtilement évitée dans cette clinique transculturelle, pourtant surdéterminée par les événements sociaux. Pourquoi donc ? Je fais l'hypothèse d'un clivage et je vais tenter de le faire apparaître en reprenant les points évoqués jusqu'à présent. Cela permettrait, disons le déjà, de mieux comprendre également les affrontements parfois très durs qui opposent en France les courants principaux de l'ethnopsychiatrie, et, pour reprendre le comparatisme évoqué plus haut, de supposer que **la relative « immunité » de la**

psychiatrie transculturelle anglo-saxonne par rapport à ce type d'empoignades « s'expliquerait » par le fait que la tension entre le libéralisme et le communautarisme est close, pour reprendre les termes d'A. Renaut.

Si la clinique transculturelle est particulièrement bien placée pour faire apparaître ce type d'enjeux, à son corps défendant parfois, cela n'a rien de trop surprenant. Elle s'appuie en grande partie sur le travail anthropologique de nos aînés et de leur découpage de la réalité pour reprendre une expression chère à M. de Certeau. Rappeler cela n'est pas seulement méthodologique, il y a là quelque chose de fondamental, à double détente pourrait-on dire. Si je repère le découpage de mes prédécesseurs et m'arrête là, je risque deux écueils majeurs. D'un côté je leur fais un procès anachronique, premier oubli bien paradoxal de l'historicité, mais de surcroît je peux oublier mon propre découpage et sa filiation non assumée avec cela même que j'ai rejeté.

Pour prendre un exemple un tout petit peu plus concret, la posture ethnopsychiatrique qui vise à accueillir un patient migrant avec un dispositif qui prend en compte la culture et le style relationnel de son pays d'origine, en critiquant ouvertement la manière occidentale de réduire l'autre à des symptômes et à le traiter par une pharmacopée qui ne respecterait pas son origine, cette posture donc peut faire l'impasse complète sur les déterminants sociopolitiques concrets qui ont amené cette personne où elle se trouve actuellement. A la limite, elle pourra même renforcer de la manière la plus sournoise la violence sociétale déjà subie jusque là en favorisant la ghettoïsation, ce que plusieurs auteurs n'ont pas manqué de rappeler au cours des dernières années. Pourtant cette approche est nourrie par une anthropologie bienveillante et critique des méfaits de la colonisation sur « l'Autre ». Mais à oublier que de l'eau coule sous les ponts depuis les années 50, on se méprendrait sur le fait que nos patients sont bien plus souvent malmenés par leur fuite de pays marqués par une instabilité politique majeure et par des conditions de vie précaire dans leur pays d'accueil que par des thérapeutes engoncés dans une médecine dogmatique et arrogante. Le clivage que j'évoquais prendrait dans ce cas la figure de thérapeutes compétents et bienveillants mais aveuglés par une vision anthropologique désuète. Cela peut paraître exagéré mais j'ai trop constaté ce type de paradoxe dans ma pratique pour considérer ce débat clos.

Décoloniser les identités, pour un humanisme de la diversité, est donc un « tout un programme ». Et on ne sait pas toujours par quelle porte y entrer. C'est la subtilité de la réflexion d'A. Renaut encore une fois. Car la bonne volonté de l'humanisme de la diversité doit passer au crible de la décolonisation de nos pratiques au sens large. Et la figure du thérapeute bienveillant que je viens d'évoquer est probablement plus teintée du discours colonial que ne pourrait l'imaginer ses représentants. Une posture bienveillante uniquement au nom de ce que nos ancêtres et notre

monde occidental ont fait subir aux anciennes colonies n'est pas une décolonisation des identités au sens où l'entend A. Renaut. L'humanisme auquel il nous invite est un chemin escarpé.

Pour aller encore un peu plus loin et en jouant sur les références qu'E. Simeoni nous a données, je citerai les propos d'un autre auteur que nous avons déjà entendu par la présentation de H. Auque hier, à savoir Z. Bauman. Son dernier ouvrage paru en français a effectivement un titre on ne peut plus explicite pour notre thème de travail : *Identité*. Il s'agit d'un échange de mails avec B. Vecchi qui l'interroge sur son parcours et plus précisément sur cette notion difficile de l'identité. Vers la fin de l'ouvrage j'ai retenu ce passage :

« L'identité prospère sur le champ de bataille, elle ne surgit que dans le tumulte ; sitôt que le bruit des armes s'éloigne, elle s'assoupit et reste silencieuse. On ne peut échapper à ce dilemme. » (Bauman, p.106)

Plus loin :

« L'identité, c'est le combat simultané contre la dissolution et la fragmentation, une pulsion vorace couplée à un refus obstiné de se laisser dévorer... » (Bauman, p.107)

Au fond, ce que je retiens des propos de Z. Bauman, c'est qu'on aura beau prôner la reconnaissance du divers, du métissage ou de la créolisation, **la question identitaire rejailit toujours « par gros grain »**. Et il n'y aurait pas là seulement un truisme mais une attention à porter sur le contexte historique très concret de notre patient mais aussi le nôtre. En cela, les remarques de Z. Bauman résonnent avec le travail d'A. Renaut (A. Renaut le cite d'ailleurs et fait remarquer la position nuancée de Z. Bauman que je reprendrai plus loin).

Dans cette perspective, on pourrait à nouveau questionner l'argumentaire d'E. Simeoni. Elle fait référence au traitement du thème de l'identité en 1993 déjà, lors d'un précédent congrès de notre association. Mais en 1993, ces questions n'étaient probablement pas les mêmes et la confrontation à l'altérité culturelle se jouait dans un autre registre pourrait-on dire, avec en toile de fond l'effondrement du Mur et tous les espoirs d'un monde globalisé et non plus fragmenté par la guerre froide. Aujourd'hui, la question identitaire prend une forme assez différente et on prend peu à peu la mesure du formidable défi que représentent les nouveaux flux migratoires, quelle que soit « notre famille politique ». Il n'y a pas besoin de suivre les thèses de S. Huntington (le choc des civilisations) pour néanmoins prendre acte de la complexité et de l'explosivité de notre monde contemporain. Une situation pas forcément plus inquiétante qu'en 1993 mais différente. Au moins dans la manière que nous avons de nous la représenter.

La complexité de notre psychisme et du monde « extérieur » ne nous permet donc pas de ranger les méchants du côté du repli identitaire et les gentils du côté du métissage, pour le dire de manière un peu provocante !

Parce qu'au fond, et c'est là une hypothèse que je fais et qui n'est pas sans lien avec le clivage thérapeutique évoqué plus haut, on pourrait avoir l'impression que **derrière un habit scientifique se donne à lire un discours plutôt moral** sur ce qui devrait être une société idéale. Z. Bauman reste d'ailleurs assez insaisissable à ce sujet. Il est identifié (!) comme le chantre de la « personnalité liquide » mais on sent poindre une inquiétude chez lui. Il parle d'une « solidification » ou d'une cristallisation de valeurs propres à chaque période d'une société, et on croit y lire une critique de ce phénomène, mais on ne voit pas non plus une « défense » des relations liquides qu'il décrit comme de plus en plus prégnantes dans notre monde contemporain. Au fond, on pourrait dire qu'il fait son travail de sociologue et ne propose pas une configuration comme devant l'emporter sur l'autre. Il n'est pas un maître à penser de « l'ère du vide » pour faire allusion à G. Lipovetsky que, soit dit en passant, A. Renaut épingle dans son ouvrage car il voit chez lui une œuvre qui impose une vision du monde plus qu'une analyse proprement dite.

S'il s'agissait de conclure d'une certaine manière ma présentation et d'ouvrir la discussion, je retiendrais que l'identité, **qu'elle soit notre intimité, notre nationalité ou notre nom**, ne se passe jamais d'un va-et-vient incessant entre **une cristallisation et une fluidification**. Avec des risques et des formes extrêmes d'un côté comme de l'autre. Mais à l'image de Z. Bauman pour la sociologie, il s'agirait de **repérer un processus** plus que d'assigner une valeur dans l'absolu. Et notre pratique clinique, particulièrement d'inspiration psychanalytique paraît assez bien armée pour ce décryptage, il suffit de penser à la question du narcissisme.

(exemple de Mehmet : importance de l'identitaire dans la construction d'un nouvel Etat (Kosovo), résonances avec la quête identitaire personnelle)

Bibliographie :

AMSELLE Jean-Loup (2001), *Branchements, anthropologie de l'universalité des cultures*, Paris, Champs-Flammarion.

AMSELLE Jean-Loup (2006), *Anthropologie et historicité*, in *Dictionnaire des sciences humaines*, Paris, PUF.

BAUMAN Zygmunt (2004), *Identité*, Paris, L'Herne (2010 pour la traduction française).

RENAUT Alain (2009), *Un humanisme de la diversité, essai sur la décolonisation des identités*, Paris, Flammarion.

TAYLOR, Charles (1989), *Les sources du moi*, Paris, Seuil (1998 pour la traduction française).